

Gaëlle Josse - L'ombre de nos nuits - Éditions Noir sur blanc, « Notabilia », 2016, 196 pages, 15 €.

Eliane Gondinet-Wallstein

DANS **ÉTUDES** 2016/4 avril , PAGES I À I
ÉDITIONS **S.E.R.**

ISSN 0014-1941

DOI 10.3917/etu.4226.0117a

Date de mise en ligne : 25/03/2016

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-etudes-2016-4-page-I?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour S.E.R..

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Gaëlle Josse

L'ombre de nos nuits

Éditions Noir sur blanc,
« Notabilia », 2016, 196 pages, 15 €.

■ Trois voix s'entrelacent dans ce beau roman méditatif : celle du peintre Georges de La Tour, amateur de silence, qui, à son époque ô combien tourmentée, veut « peindre des visages de paix et de consolation » afin de ne pas perdre espoir ; celle de son apprenti le plus doué, Laurent, un orphelin qui cherche à se guérir par la peinture de la perte de sa famille dans une épidémie de peste ; et celle – au prix d'une rupture un peu surprenante d'époque et de ton – d'une jeune femme anonyme du XXI^e siècle qui se trouve confrontée à l'amour toxique d'un homme décevant. Cette dernière, dans un musée, découvre le tableau de Georges de La Tour qui est au centre du roman, *Saint Sébastien soigné par Irène*, et se laisse « saisir à la gorge » par la puissance de compassion qui en émane. Le tableau lui-même, dans son obscure clarté, est offert à la contemplation du lecteur dès la première page. Il est là pour orienter la perception des trois récits, qu'unifie la quête de lumière des personnages marqués chacun par les ombres d'une histoire personnelle douloureuse. Le roman précédent de Gaëlle Josse, *Le dernier gardien d'Ellis Island*, avait déjà attiré l'attention sur la qualité de son écriture, qui se confirme ici : celle d'une poète qui sait faire

résonner la quête intime exprimée par les trois voix avec la lueur d'espoir du tableau de Georges de La Tour, pour leur permettre de « chasser les ombres et accueillir le jour qui vient ».

■ Éliane Gondinet-Wallstein

Philippe Claudel

L'arbre du pays Toraja

Stock, 2016, 216 pages, 18 €.

■ « Sur l'île de Sulawesi vivent les Toraja ». Le livre commence comme un conte, au pied d'un arbre-sépulture auquel les Toraja confient le corps des tout-petits. Mort et vie se confondent dans le cœur d'un tronc qui, avec les ans, se referme et poursuit sa croissance. Que serait la vie sans la mort ? Qu'est-ce que le temps, qu'est-ce donc qui distingue le vivant ? De quoi sommes-nous faits, de sensualité, de mouvement, de chaleur, des mille souvenirs qui nous assaillent, du bruissement des fantômes ? Et comment trouvons-nous la force de survivre à la mort de ceux que nous aimons ? « Je songeais à la disparition. À la venue au monde. À cette danse incohérente, parfois belle, parfois grotesque qu'est notre vie. » Ces lancinantes questions ne doivent pas tout à la nuit indonésienne, à sa mélancolie, à ses parfums. Le narrateur, cinéaste comme l'est aussi Philippe Claudel, a toujours été hanté par ces interrogations sourdes. À son retour, impossible de les oublier : son producteur, son ami,

est malade, il s'éloigne, il meurt. Où sont les interminables dialogues, le partage des doutes, la passion des livres ? Moins qu'un parcours de deuil, ce livre poétique s'attarde sur l'infini étonnement de vivre. Mais cette béance du cœur, pour émouvante qu'elle soit, resterait bien floue sans ce qui fait « tenir » le personnage : sa détermination artistique. Tout le récit témoigne de ses recherches : affaires de cadrages, de lieux, de gestes, de paroles ; l'angle, la couleur, les lumières, l'agencement des rues, des fenêtres, sans compter les surprises de la nature, toutes ces inépuisables compositions qu'on saisit si rarement, si mal, qu'il aime, qu'il traque. C'est là le talent du livre. Plutôt que le comment *vivre*, ce qui en est le centre c'est : comment *voir* et dans la foulée, comment *dire*, comment retenir l'éphémère vivant dans les expressions qu'on en donne.

■ Françoise Le Corre

Irène Frain

Marie Curie prend un amant

Seuil, 2015, 368 pages, 21 €.

■ Jusqu'où conduit la passion ? La révélation de la liaison secrète entre Marie Curie et Paul Langevin déchaîne, dans la France de la fin de la Belle Époque, un scandale. Marie, veuve de Pierre Curie, a un amant, Paul Langevin, un homme marié. Prenant prétexte de cette histoire, Irène Frain trace le portrait de ce petit monde scientifique

qui pose les grandes lois de la physique et de la chimie du XX^e siècle. Dans cette atmosphère studieuse de recherche mêlée à l'excitation de la découverte, les sentiments ne sont pas absents : la passion de la science est intimement mêlée à l'amour. Le portrait que trace Irène Frain de Marie Curie révèle une femme d'apparence extrêmement rude, capable de s'abstraire d'un environnement hostile pour chercher encore et toujours. Au cœur de cette personnalité austère transparait la femme qui aime, celle qui dépense des sommes importantes pour être coquette, qui prête de l'argent à son amant... L'auteur tourne autour de ce personnage par petites touches, sans jamais vraiment percer le mystère de cette femme opiniâtre à dissimuler ses secrets. C'est une autre sorte de passion, moins avouable, qui conduit les détracteurs de Marie Curie à provoquer un scandale en révélant la liaison cachée. Irène Frain démonte ainsi les mécanismes de cette cabale médiatique aux accents très contemporains et signe dès lors le très beau portrait de cette femme unique.

■ Jean-Baptiste Sèbe

Monique Gosselin-Noat

Bernanos, romancier du surnaturel

Éditions Pierre-Guillaume de Roux, 2015, 262 pages, 22,90 €.

■ Dans ce très bel essai, Monique Gosselin-Noat, l'analyste connais-

sant le mieux les profondeurs de l'œuvre de Bernanos, suit un fil rouge, la présence du surnaturel dans six de ses romans. Elle étudie les thèmes récurrents, les images, les nœuds d'intrigues, les figures comme le curé d'Ambricourt, Chantal de Clergerie ou, la plus énigmatique, Monsieur Ouine. Et, entreprise plus délicate mais qui révèle les assises cachées des fictions pleines de fausses intrigues policières, de comportements inexplicables, de dialogues interrompus et intempestifs, de confessions inachevées, de personnages opaques, elle détecte les véritables enjeux, les vrais acteurs, les vraies présences. Pour ce romancier, tout se passe ailleurs, dans un invisible dont il livre quelques signes. L'enjeu essentiel, c'est le Salut, c'est la prégnance du Mal, presque matérialisée dans *Sous le soleil de Satan*, en action dans *Histoire de Mouchette* et *Nouvelle Histoire de Mouchette*, et en face de laquelle la présence de Dieu est révélée par des signes : le travail de la grâce en certaines âmes, le vide provoqué par son absence, la trace en creux de son éloignement. Comme dans les grandes constructions romanesques – une des plus fortes du XX^e siècle – Bernanos n'explique pas, ne théorise pas, il nous livre quelques clés cachées d'un univers personnel à travers un espace, un temps propres à ses fictions. Une œuvre pleine de résonances dans la violence et le désastre de notre monde actuel qui risque peut-être de devenir ce qu'il appelle une *paroisse morte*.

■ Francine de Martinoir

Karima Berger

Mektouba

Albin Michel, 2016,
250 pages, 17,50 €.

■ L'homme est seul dans cette maison qui domine la baie d'Alger. Tout entier dans ses pensées, une part de lui-même lui échappe pourtant : ses enfants l'oublient. Plus exactement, ils ne se souviennent que de l'héritage à venir, de cette maison à investir, Mektouba, personnage central du dernier roman de Karima Berger. Il n'y a d'autre issue que de convoquer les descendants, leur faire comprendre qu'il y a bien autre chose à recevoir en partage... D'autant plus que les orphelins, non loin de là, font désormais partie de la vie du patriarche : « Ce conseil de famille, il nous faut le jouer en entier, sauf que là, une bordée d'intrus affamés de vivant a envahi le salon, faisant refluer la houle de nos désunions. » Pour prévenir les dissensions, les enfants voudraient s'emparer d'ores et déjà de leur part. Mais lui, le père, n'a pas dit son dernier mot : « Ma tête est allumée de blancheur, mais mon corps lui a encore faim, je ne suis pas rassasié de jours. » A-t-il seulement la force de prolonger la vie, alors même que ce pays s'enlise dans la morosité : « L'Algérie ne s'aime pas. Elle aime tout sauf être heureuse comme si un bonheur risquait de la déconsidérer ». Lui se contente de l'éclat du soleil, de la luxuriance du jardin, et des proches qui l'entourent, qui sont des étrangers puisque ses enfants sont loin et indifférents. L'âge, les liens du sang, la transmission d'une sagesse, de la foi : le roman de

Karima Berger aborde ces thèmes dans le cadre familial de l'Algérie encore anesthésiée par son histoire. Le style démembré de l'écriture nous plonge dans les pensées erratiques du vieil homme. Tout s'ordonne, petit à petit, autour de la maison : que reste-t-il de Mektouba, que reste-t-il d'une vie pleine quand la mort se profile ? Cette génération spontanée sait-elle encore recueillir un héritage ? Le vieux Ben Amar en clame l'urgence : « J'écris sur l'os de ma carcasse, au couteau ».

■ Christophe Henning

René-Victor Pilhes

La nuit de Zelemta

Albin Michel, 2016,
190 pages, 17,50 €.

■ Il y a des passés qui ne passent pas : la guerre d'Algérie est de ceux-là, ce qui en fait une ressource inépuisable pour la littérature ou le cinéma : tant de destins individuels roulés dans la grande Histoire, tant d'injustices, de sacrifices, de déchirements... Toutes générations confondues apprécieront l'histoire que conte ici René-Victor Pilhes. Elle est simple, sa ligne claire, l'émotion qu'elle induit réelle. Porté par un prêtre âgé dépositaire de confidences vieilles de plus de cinquante ans, le récit avance selon un schéma de tragédie classique et reconnaissable. La méthode est éprouvée, on marche ! Mais le plus intéressant est à chercher dans ce qui sous-tend la narration, dans les incidentes, les retours en arrière, les

corrections successives : soixante ans de rumination douloureuse – et là s'y retrouveront davantage les lecteurs de la génération de l'auteur –, de ressassement tacite, infléchissant mémoire et conscience, les conduisant à voir mieux, à voir autrement, plus loin, plus juste, plus vrai, afin de dépasser les partis pris inévitables de l'époque. Se lèvent alors toutes les questions enfouies : comment rendre justice à la souffrance de *toutes* les victimes, comment dépasser les représentations tronquées ? Comment s'ouvrir à d'autres perspectives, défaire les raideurs et les fausses évidences, les certitudes ancrées, les jugements hâtifs, tout ce qui configurerait les positions en présence ? Voici René-Victor Pilhes que l'on connut dans ses éclats et sa fureur atteint par la douceur et la compassion. Y verra-t-on l'effet de l'âge et l'érosion des passions ? On invoquera plutôt la lancinante expérience : au terme de ces ondes de choc, difficiles à vivre, à taire, à dire, vient le temps de « reconnaître » enfin l'impossible réalité, de s'ouvrir à une compréhension neuve, d'admettre l'inévitable ambiguïté des êtres et des situations. Et d'y trouver, à défaut d'apaisement, une mémoire réconciliée.

■ Françoise Le Corre

Robert Solé

Hôtel Mahrajane

Seuil 2015, 262 pages, 18 €.

■ Né en Égypte dans une famille catholique, l'auteur de cette œuvre

de fiction, largement autobiographique, explore les souvenirs de sa jeunesse durant les années où les bouleversements politiques modifient l'ambiance de tolérance d'Alexandrie. Les conversations des déjeuners dominicaux permettent à Robert de comprendre l'importance de l'hôtel Mahrajane que fréquente son oncle Fayez et qui accueille des touristes étrangers de la bonne société européenne. La participation d'un juif et d'une musulmane aux jeux d'enfants autour du parc magnifique de l'établissement manifeste le cosmopolitisme de la société, tout comme les excellentes relations entre les diverses communautés. Cependant, l'atmosphère se détériore: en 1956, l'affaire de Suez entraîne la fermeture de l'hôtel et l'expulsion des propriétaires juifs. Quant à la gestion par le comptable arménien, elle s'achève avec la nationalisation de 1961. L'adolescent peut alors connaître bien des secrets du prestigieux hôtel et nouer une idylle avec la fille d'un médecin musulman, car son oncle Louca est choisi par le gouvernement pour le diriger. Ce personnage adoré des enfants pour ses anecdotes captivantes semble animé d'une énergie à toute épreuve. Mais son optimisme cache une blessure intime que le neveu découvre après son assassinat. Et ce drame incite les parents à quitter le pays pour la France où Robert entame une brillante carrière de journaliste au *Monde*. Les péripéties de ce roman cheminent entre ironie et tragédie, des interrogations sur l'amour aux certitudes de l'amitié.

■ Jean Duporté

Oya Baydar

Et ne reste que des cendres

Traduit du turc par Valérie Gay-Aksoy. Phébus, 2015, 576 pages, 25 €.

■ Dans la Turquie des années 1970, les luttes politiques sont âpres, le régime politique peine à les contenir. Elles provoquent chez les étudiants, engouement et désillusions, joies et blessures qui mettent des années à cicatriser. Le roman d'Oya Baydar (avec d'autres auteurs comme Tuna Kuremitçi) met en lumière le poids écrasant de deux systèmes politiques sur le destin individuel d'une génération engagée à corps perdu dans le combat politique. Pour Ülkü, jeune femme d'un milieu modeste, le marxisme exerce un attrait puissant: elle plonge dans les luttes ouvrières et ses contradictions. Pour Arın Murat, issu de la grande bourgeoisie, haut fonctionnaire, la logique d'un État que ne répugnent pas la torture et la violence finit par dessiller (trop tard) ses yeux. Entre Arın et Ülkü, la passion s'est nichée depuis leur jeunesse. Ce roman est finalement la chronique de leur séparation et de leurs impossibles retrouvailles. L'auteur nous fait ainsi voyager dans la Turquie des quarante dernières années (les scènes à Istanbul sont magnifiques, on pense à Pamuk ou à Sait Faik Abasianik), en Russie, à Leipzig mais également en France, refuge d'Ülkü devenue journaliste d'un grand quotidien. Une des forces du texte de Baydar est de faire percevoir au lecteur la pression insidieuse d'une idéologie

politique totalitaire. La main du pouvoir est invisible mais l'auteur nous en fait mesurer les effets sur les personnages, dans les décisions qu'ils prennent ou dans leurs réactions donnant ainsi à l'intrigue une tension dont le lecteur a peine à se défaire.

■ Jean-Baptiste Sèbe

Hannah Arendt

Heureux celui qui n'a pas de patrie

Poèmes de pensée. Traduit de l'allemand par François Mathieu. Préface de Karin Biro. Payot, 2015, 240 pages, 20 €.

■ On ne s'étonnera pas que celle qui écrivait « Seule demeure la langue maternelle » ait réservé, au milieu de son œuvre imposante délibérément écrite en anglais à partir de 1941, un espace à l'écriture en langue allemande. On s'étonnera peut-être davantage que cet espace soit celui de la poésie. « Habiter poétiquement le monde » : ce vœu d'Hölderlin ne semble pas à première vue être le fil conducteur de Hannah Arendt. Habiter *politiquement* le monde eut mieux convenu. Mais l'un et l'autre s'opposent-ils nécessairement ? Ce recueil nous est témoin que non. Car dans la poésie d'Arendt, "être penchée sur soi" signifie encore éprouver le monde, sa nécessité, sa force. "C'est comme si je devais braver l'univers". Aveu pudique de ses failles et de ses amours particulières, cette poésie complète en

contrepoint le portrait d'une philosophe au caractère dur, méprisant tout sentimentalisme. Ces textes ciselés et sans superflu ne dédisent cependant pas l'aversion de leur auteur pour la simplification et la mystification. On y découvre non pas une Hannah Arendt qui rendrait les armes, mais une femme qui dépose l'armure. « Écoutez-nous perdre nos habitudes/ Brisons enfin les rangs » écrit-elle à son regretté Walter Benjamin. « Heureux celui qui n'a pas de patrie ; il la voit encore dans ses rêves », écrit-elle. Celle qui parlait d'elle-même comme d'une jeune fille étrangère semble avoir continué à rêver sa patrie dans la poésie.

■ Marion Muller-Colard

Thomas Ostermeier

Le théâtre et la peur

Préface de Georges Banu. Traduit de l'allemand par Jitka Goriaux Pelechova. Actes Sud, « Le temps du théâtre », 2016, 128 pages, cahier iconographique, 15 €.

■ *Le théâtre et la peur* présente six textes (1999-2015) de Thomas Ostermeier, regroupés en deux sections significatives de la manière du metteur en scène allemand, directeur de la prestigieuse *Schaubühne* de Berlin : « Un réalisme engagé » et « L'art de l'acteur et les combats du plateau ». Ils sont précédés d'une introduction substantielle et d'un entretien récent avec Georges Banu (2014),

séparés par un cahier iconographique de grande qualité et suivis d'une courte biographie ainsi que d'un répertoire exhaustif de ses mises en scène. Le recueil met en évidence la singularité d'un metteur en scène intempestif et pour autant moderne et engagé dans un nouveau théâtre dramatique, politique, critique (saisir des réalités, montrer des processus, susciter des résistances). Contre la posture post-dramatique, performative et déconstructiviste qui s'est imposée comme pensée unique et académique d'un théâtre faussement contestataire outre-rhin dont l'esthétique post-moderne se conforme à un certain « réalisme capitaliste » (fin de l'histoire, action impossible, vérité inaccessible, subjectivisme généralisé, relativisme idéologique et fragmentation esthétique), il réhabilite l'auteur, le texte dramatique (le conflit, l'*agôn*) et l'acteur (sa formation, sa pratique, son incarnation). Contre cette post-modernité qui confirme « la vision capitaliste du monde », Ostermeier se réclame de la grande tradition de la modernité, celle qui considère que « le noyau du réalisme est la tragédie de la vie ordinaire ». Contre la « peur », l'insoumission : « le réalisme n'est pas la simple représentation du monde tel qu'on le voit. C'est un regard sur le monde, une attitude qui appelle aux changements, née d'une douleur et d'une blessure, qui devient une impulsion pour écrire, et qui veut prendre sa vengeance sur la cécité et la stupidité du monde ».

■ Yvon Le Scanff

Abdellatif Laâbi

L'arbre à poèmes

Anthologie personnelle 1992-2012.

Préface de Françoise Ascal.

Gallimard, « Poésie », 2016,

272 pages, 8,10 €.

■ Né à Fès en 1947 et installé en France depuis 1985, l'écrivain marocain Abdellatif Laâbi a connu, en ses débuts, la torture et la prison, lorsque sa revue *Souffles* fut interdite dans son pays en 1972. Les premiers poèmes (1992) de cette *anthologie personnelle* sont aussi inspirés par la révolte : sa parole rebelle et généreuse fustige l'horreur économique qui déshumanise : « l'époque est banale/moins étonnante que le tarif d'une prostituée » et ses « déshérités se convertissent en masse/à la religion du Loto ». Dans les recueils plus récents, le militant s'en prend aux tyrannies ; il dénonce nos sociétés du spectacle dont « l'enfer est bien achalandé/mais [dont les] rayons d'approvisionnement/sont vides/sauf de caméras » ; il s'indigne de notre individualisme égocentrique où « la soupe du crime/naturellement abondant/est plus largement distribuée que la soupe populaire » ; il milite contre tous les obscurantismes en s'adressant aux fanatiques qui tuèrent le poète algérien Tahar Djaout ou aux assassins de l'attentat de Madrid en 1993. C'est qu'en vérité, l'eschatologie de ce poète se fonde sur une foi humaniste en l'autre homme et revit le rêve d'une Andalousie, maison de fraternité dont la table serait offerte à toutes nos âmes

migrantes. Comme Lazare sous la table du riche, notre frère sait rendre leur noblesse aux miettes de ce monde : il se baisse humblement, les ramasse et les embrasse une à une. *L'arbre à poèmes* de Laâbi a grandi dans le verger de la discorde, mais ses fruits nourrissent l'utopie d'une humanité réconciliée dans le dialogue des cultures.

■ Yves Leclair

Adonis

Le Livre III (Al-Kitâb)

Hier Le lieu Aujourd'hui. Manuscrit attribué à al-Mutanabbi, conçu et publié par Adonis. Traduit de l'arabe et postfacé par Houria Abdelouahed. Seuil, 2015, 372 pages, 25 €.

Violence et islam

Entretiens avec Houria Abdelouahed. Seuil, 2015, 192 pages, 18 €.

■ Grande voix de la poésie arabe contemporaine, Adonis fait paraître simultanément deux ouvrages dans lesquels il interroge la face sombre, ténébreuse de l'islam et de son histoire. Le premier, intitulé *Le Livre III*, est le dernier tome d'un vaste projet poétique qui se déploie en suivant l'ordre d'une chronologie personnelle, celle inspirée par les atrocités commises au nom d'un pouvoir religieux durant les premiers siècles de l'islam. Avec un lyrisme simple, elliptique, lumineux, Adonis prophétise la bru-

talité d'un passé transfiguré par sa vision poétique. Et il célèbre les figures subversives (celles de la rébellion, de la féminité et de la création) qui ont réellement façonné la civilisation arabe. Le second livre se présente comme un recueil d'entretiens, avec sa traductrice Houria Abdelouahed. Ensemble, ils évoquent la faillite du printemps arabe, l'obscurantisme, l'avalissement des femmes, ou encore l'inertie du champ intellectuel arabe. Une idée directrice parcourt leur examen critique : la violence qui ravage aujourd'hui les sociétés arabo-musulmanes a sa source dans l'alliance du politique et du religieux, coupable de sacrifier une violence par nature profane. Le point de vue adopté se veut historique bien que parfois il emprunte son vocabulaire à la psychanalyse. Défendant l'idée d'une révolution fondée sur un laïcisme radical, l'auteur invite ainsi les Arabes à repenser leur histoire en se plaçant du côté des damnés. Et d'écrire : « Je chante le sang des rebelles afin que les tyrans ne versent plus le sang/J'explore l'orbite de la sauvagerie afin que s'humanisent nos jours et nos pensées ». Ces deux livres se font évidemment écho. Ils font résonner la voix d'un poète engagé dont la création poétique porte en elle une dimension philosophique et éthique, un pouvoir de transformer les consciences.

■ Yannis Tavé

Christine Jordis

Paysage d'hiver

Voyage en compagnie d'un sage.
Albin Michel, 2016, 384 pages, 22 €.

■ « Dans l'art, que ce soit peinture ou poésie, la base véritable n'est pas la technique, mais le souffle, ou l'imagination ou l'inspiration. Et cela – le souffle – appartient à tout être vivant, hors considération de catégorie ». Ces mots de l'auteur disent bien ce qu'elle a recueilli auprès de Chusa, de son vrai nom Kim Jeong-hui (1786-1856), vénérable maître coréen de calligraphie. Ce personnage hors du commun fut aussi ministre du roi, inspecteur royal secret, directeur de la grande université confucéenne. Mais, victime de querelles intestines, il fut envoyé en exil sur l'île redoutable de Jeju. Dans ce baigne pourtant, son art trouva son expression définitive, connue sous le nom de « Chusache » : une écriture qui soit en même temps peinture et poésie. « Dessiner une orchidée ou tracer des caractères, c'est la même chose... », aimait-il dire. Christine Jordis a été bouleversée par le destin tragique de ce calligraphe de génie qui représente à ses yeux une figure de sagesse. Ce livre passionnant et remarquablement écrit rend compte de son voyage intérieur en compagnie de ce sage. Il fait se croiser l'enquête minutieuse sur le terrain, et l'intériorisation progressive de la pensée et de l'art de Chusa, mais aussi le récit de son engagement dans la

société et la culture de son temps. Il est émaillé de propos dont on retiendra celui-ci pour donner envie d'en découvrir d'autres : « Pour réussir à être calligraphe, il faut être le plus proche possible de soi. C'est le principe de la nature, comme l'eau qui s'écoule vers l'endroit creux et le feu qui progresse vers l'endroit sec. Ainsi chacun suit-il sa pente. »

■ Philippe Charru

Emmanuel Reibel

Nature et musique

Fayard/Mirare, 2016,
192 pages, 15 €.

■ Le sujet était redoutable par son ampleur et sa complexité. Il faut saluer vigoureusement la réussite absolue de ce petit livre qui parvient à faire le tour du sujet sans jamais être superficiel, en évoquant de manière précise les œuvres majeures tout en restant constamment agréable à lire, sans aucune technicité ni conceptualité rebutante. Le livre invite à un voyage musical à travers l'Arcadie, puis dans les divers jardins et paysages parfois tempétueux qui peuplent l'univers romantique, pour ouvrir sur l'univers tel que le XX^e siècle musical l'explore, des paysages arctiques aux étoiles. On a l'impression que l'auteur n'a rien oublié, et quelques encadrés font le point de manière très heureuse sur des questions comme « les symphonies pastorales du temps de Beethoven » ou « les musiques

zoologiques du XX^e siècle », donnant ainsi une épaisseur contextuelle aux œuvres évoquées. Les grottes musicales de Fingal, la harpe éolienne de Berlioz, le design sonore, les fleurs et les animaux en musique... Tout est là ! Mais ce livre n'a rien d'un catalogue. Au contraire : la prise en charge extrêmement solide des différents aspects de la « nature » ouvre à une réflexion sur ce qu'elle est pour nous : utopie sans doute, reflet de notre bouillonnement intérieur peut-être, mystère profond certainement, comme cette Isis dont les Révolutionnaires cherchaient à ôter le voile. Enfin, toutes les manières d'écrire la musique, de l'imitation à la prise en charge presque faustienne des procédés naturels de structuration du monde, sont évoquées dans une invitation constante à l'écoute. Tout cela en à peine 180 petites pages : c'est un bonheur et un tour de force.

■ Violaine Anger

Jean Cocteau

Écrits sur la musique

Textes rassemblés, présentés et annotés par David Gullentops et Malou Haine, accompagnés de 137 illustrations originales.
Vrin, 2016, 648 pages, 32 €.

■ Il faut saluer cette parution : c'est la première fois que l'on a accès à l'ensemble des écrits de Jean Cocteau sur la musique.

Or ce poète et touche-à-tout de génie s'est trouvé au cœur de la vie artistique de son temps. Couvrant toute une période qui s'étale de 1910 à 1963, ses écrits sont de nature extrêmement diverse puisqu'ils vont de l'article au manifeste ; ils nous plongent dans une vie artistique d'une richesse impressionnante : les Ballets russes, le Groupe des six, la variété, le Music-hall, le cirque... sans compter les propres spectacles d'un Cocteau qui achève sa vie en saluant le jeune Johnny Hallyday... Bien sûr, *Le Coq et l'Arlequin* est en bonne place, présenté avec un soin éditorial dont on avait bien besoin. En effet, c'est aussi un travail éditorial de premier plan, dans la mesure où les deux collecteurs se sont attachés à signaler dans des notes très précises les variantes de ces textes. On est alors impressionné par le soin avec lequel Cocteau écrivait : c'est bien le travail d'un poète, d'un travailleur de la langue, aussi précis qu'il est léger et curieux de tout. Fasciné par le disque et sa nouvelle technologie, la prestidigitation, il s'intéresse au ballet comme à l'art du clown. Tout cela est émaillé de dessins, tirant vers le surréalisme, la caricature, l'affiche ou tout simplement le croquis. De manière très vivante surgit tout un monde, une époque, une relation à la musique et à tous les arts.

■ Violaine Anger

Anne Muratori-Philip

Madame Royale

Fayard, 2015, 344 pages, 23 €.

Hélène Becquet

Marie-Thérèse de France

L'orpheline du Temple.

Perrin, 2012, 414 pages, 24 €.

■ Le rapprochement de ces deux ouvrages permet d'appréhender la manière dont chacun présente Marie-Thérèse, la fille aînée de Louis XVI et Marie-Antoinette, et de mieux connaître celle-ci. Née à Versailles en 1778, conduite avec sa famille aux Tuileries en 1789, la princesse est internée au Temple en 1792. Seule survivante, elle est échangée en 1795 contre des prisonniers détenus en Autriche. Elle épouse en 1799 son cousin, le duc d'Angoulême. Elle vit en Russie puis en Angleterre. Emblème de la Restauration, elle devient dauphine à l'avènement de Charles X, son oncle et beau-père. En 1830, c'est de nouveau l'exil. Devenue la « reine douairière », elle meurt en Autriche en 1851. Tels sont les faits. L'interprétation qu'en donne Anne Muratori-Philip ne manque pas d'intérêt mais elle est partielle. Si elle ne cache aucun des mauvais traitements infligés à la princesse par les révolutionnaires, elle ne les contextualise pas et surtout elle dit peu de chose sur la seconde partie de sa vie. Toute autre est la visée d'Hélène Bocquet. Par-delà

la trame biographique qu'elle n'omet pas, elle analyse, à partir de représentations, les vicissitudes d'une figure féminine et princière qui fut l'un des lieux de cristallisation de l'idéologie royaliste et de l'imaginaire contre-révolutionnaire, souvent délaissés par l'historiographie.

■ Philippe Lécrivain

Emilio Gentile

Soudain le fascisme

La marche sur Rome, l'autre révolution d'octobre. Traduit de l'italien par Vincent Raynaud. Gallimard, « Essais », 2015, 418 pages, 29 €.

■ Le portrait de Mussolini en pantin ridicule a longtemps nui à la compréhension du fascisme. Cette image condescendante teintée d'un brin d'italophobie n'a permis de distinguer ni la nature du mouvement du *Duce*, ni la cohérence de son projet politique. À contre-courant de cette attitude, les historiens italiens Renzo De Felice, et à sa suite Emilio Gentile, ont mis en œuvre depuis une cinquantaine d'années l'injonction d'Angelo Tasca, l'un des premiers opposants au régime, pour qui comprendre le fascisme, c'était d'abord en écrire l'histoire (Voir son indépassable *Naissance du fascisme*, Gallimard, « Tel » n°325, 2004, 504 pages, 12,80 €). Aujourd'hui, Gentile revient sur la prise du pouvoir par les Chemise noires. À première

vue, l'événement relève de la tra-gi-comédie. Le 29 octobre 1922, l'insurrection déclenchée par Mussolini, la Marche sur Rome, vient d'échouer quand le roi Victor Emmanuel III décide pourtant de lui confier la présidence du Conseil. S'ouvre alors une période que beaucoup considèrent comme provisoire pendant laquelle Mussolini n'en réussit pas moins à imposer sa volonté au Parlement par le mépris et la violence. Grave erreur de jugement, estime Gentile, que d'avoir pensé et de penser encore que tout n'était pas joué à ce moment-là. Mussolini a tout de suite commencé à réaliser son projet de démantèlement de la démocratie parlementaire et de mise en œuvre de ce qu'il appellera en 1925 sa « féroce volonté totalitaire ». Même appelé par le roi, avec l'appui de l'oligarchie agricole et industrielle, et investi par le Parlement, il a bien réussi un coup d'État et n'a rien lâché pour instaurer sa dictature. Le récit se lit avec intérêt, mais la démonstration appuyée peine parfois à convaincre, tant l'histoire enseigne aussi que rien n'est jamais tout à fait écrit...

■ Jean-Luc Pouthier

Philip Nord

Le New Deal français

Perrin, 2016, 768 pages, 25 €.

■ Entre 1936 et 1946, la France a traversé une phase de boulever-

sements sans précédent. Depuis, historiens et politologues se sont efforcés de comprendre et d'expliquer ces mutations majeures qui continuent, dans une large mesure à façonner la société française d'aujourd'hui. À l'université de Princeton, Philip Nord a consacré l'essentiel de ses travaux à l'étude de la civilisation française aux XIX^e et XX^e siècles. Il nous livre, dans cet ouvrage, une remarquable synthèse des évolutions majeures qui ont marqué ces dix années. Il s'efforce notamment de répondre à une question qui a obsédé tous les observateurs de cette période : quelles ont été les continuités et les ruptures entre les trois régimes qui se sont succédés pendant ce court laps de temps, la III^e République, Vichy et la IV^e République. Est-ce que les grandes réformes qui ont été engagées au moment de la Libération ont été amorcées par Vichy, parfois avec les mêmes hommes ? La réponse de l'auteur est nuancée mais il montre qu'il y a eu une incontestable continuité entre le Front Populaire, certains projets technocratiques de Vichy et le programme de la Résistance. La mise en place de la Sécurité sociale, la politique culturelle, la création de l'Ena ou de l'Institut d'études démographique (Ined) sont l'aboutissement de réflexions qui remontent à l'avant-guerre et se sont poursuivies sous Vichy. Une fois débarrassées de l'habillage raciste et réactionnaire de la Collaboration, elles se sont épanouies en 1945 et ont survécu depuis.

■ Antoine de Tarlé

Justin Vaisse

Zbigniew Brzeziński

Stratège de l'empire, Odile Jacob, 2016, 422 pages, 29,80 €.

■ Zbigniew Brzeziński, aujourd'hui âgé de 87 ans, aura été l'un des penseurs stratégiques américains les plus influents de sa génération. Moins connu en France que Henry Kissinger, il a pourtant la même stature et a contribué à façonner la pensée d'hommes politiques de premier plan, à commencer par Jimmy Carter, dont il fut le conseiller national à la sécurité à la Maison-Blanche, de 1976 à 1980. Naturalisé américain à 30 ans, ce Polonais de naissance était convaincu du caractère inéluctable de l'effondrement de l'Union soviétique. Intellectuel engagé, il défendit ardemment l'idée d'une communauté des nations développées qui défendrait les principes du libéralisme face à l'idéologie communiste. Suivre l'activité – et même l'activisme – de cet homme de pouvoir, c'est aussi se replonger dans un moment de bascule de l'élite américaine, lorsque l'establishment anglo-saxon protestant qui conduisait la diplomatie du pays, à la croisée des affaires et de la politique, dut céder la place à de purs produits de l'université. La nécessité de comprendre le monde, pour un pays qui en était devenu la première puissance, conduisit à renforcer le rôle des universités, à les ouvrir aux classes moyennes et à y favoriser un esprit de recherche et de compétition qui devait nourrir la pensée stratégique. Historien dirigeant actuellement le Centre

d'analyse, de prévision et de stratégie du Quai d'Orsay, Justin Vaisse manifeste dans cette biographie une judicieuse curiosité sur les liens entre savoir et pouvoir.

■ Jean-Christophe Ploquin

**Patrice Gueniffey
et Thierry Lentz (dir.)**

La fin des Empires

Perrin, 2016, 474 pages, 22 €.

■ Le XX^e siècle a été le théâtre de la chute d'un nombre impressionnant d'empires, certains très anciens comme l'Empire ottoman ou l'Empire austro-hongrois, d'autres plus éphémères comme l'Empire soviétique né en 1917 et disparu en 1991. Ces institutions n'ont été que les dernières d'une longue série qui a jalonné l'histoire de l'humanité. Patrice Gueniffey et Thierry Lentz ont eu la bonne idée de réunir une pléiade d'historiens pour retracer de manière très vivante et dans de courts chapitres les vicissitudes de ces divers empires, une vingtaine au total, en commençant par celui d'Alexandre, 331 avant J.-C., et en finissant par une interrogation sur le déclin des États Unis, le dernier empire de taille mondiale. Les auteurs se gardent bien toutefois de tirer de ces récits des leçons générales. Ils soulignent que chacun de ces empires avait son caractère spécifique et a disparu pour des raisons très variées. Il n'en demeure pas moins que ces histoires sur l'Histoire nourrissent la réflexion sur la fragilité des constructions humaines et sont donc toujours

d'actualité. On retiendra notamment l'évocation de l'Empire romain d'Occident dont Jean-Louis Voisin retrace la lente agonie tout au long du Ve siècle sans qu'on puisse cerner avec précision les causes complexes de sa disparition et même la date de sa mort. De tous les empires disparus, c'est le Romain qui a laissé le plus de nostalgie et ce, pendant des siècles. Au total, cet ouvrage ravira tous les passionnés d'histoire.

■ Antoine de Tarlé

SCIENCES

Amaury Mouchet

L'étrange subtilité quantique

Quintessence de poussières.

Préface de Michel Demazure.

Dunod, « UniverSciences », 2015, nouvelle édition, 168 pages, 18 €.

■ Amaury Mouchet enseigne la physique à l'université de Tours. Son dernier ouvrage entend donner une présentation de la physique quantique au public non spécialisé. Mais l'originalité, et l'intérêt de cet ouvrage par comparaison aux nombreux autres qui ont le même objectif, est de s'attacher à une présentation de la théorie quantique *sous forme de lois fondamentales*. Ainsi, au fil de l'ouvrage, Mouchet distingue une douzaine de lois, chacune étant directement inspirée par certains résultats expérimentaux et formulée de manière non mathématique. Plusieurs de ces lois mettent en cause la conception

classique des systèmes physiques : en physique quantique, « *la plupart des propriétés ne peuvent pas être attribuées tant qu'elles ne sont pas mesurées* » (première loi), et « *certaines mesures de propriétés sont incompatibles entre elles* » (deuxième loi), notamment les mesures précises de la vitesse et de la position d'une particule. De plus, la théorie « *nous permet de savoir précisément comment se modifient les probabilités quantiques au cours du temps sauf au moment de la mesure* » (sixième loi), ce qui fait que, dans de nombreuses situations, il n'est pas possible de prédire un résultat de mesure sauf de manière statistique. À la fin de l'ouvrage, Mouchet défend l'idée que le problème central d'interprétation de la physique quantique concerne précisément cette sixième loi car celle-ci semble conduire au rejet du déterminisme.

■ Joël Dolbeault

PHILOSOPHIE

Confucius

Confucius ou la science des princes

Traduit par François Bernier (1687). Introduction et notes de Sylvie Taussig. Note sinologique de Thierry Meynard. Éditions du Félin, 2015, 389 pages, 25 €.

■ Après s'être intéressée, entre autre, à l'œuvre de Pierre Gassendi dont François Bernier fut un disciple, Sylvie Taussig donne ici accès à la première traduction en

français des écrits de Confucius. Cette traduction vient sans doute d'une correspondance entretenue entre Bernier et Mme de la Sablière et fut inachevée du fait de la mort de ce dernier. Le souci d'exhaustivité rend parfois le style de Mme Taussig un peu alambiqué, dans son introduction. Cependant, celle-ci permet de se faire une bonne idée du contexte de l'ouvrage. En cette fin du XVII^e siècle, tout ce qui touche à la Chine suscitait de la curiosité en France (en 1685, six jésuites français furent envoyés en Chine par Louis XIV et en 1687 deux ouvrages paraissent sur Confucius). Que ce soit dans les domaines de la politique, de la morale ou de l'herméneutique, la Chine cristallise alors plusieurs débats européens. L'introduction de Taussig permet aussi de mettre en perspective le travail de Bernier avec le *Confucius sinarum philosophum* (CSP), traduction par les jésuites des « quatre livres », ouvrages classiques d'une importance majeure dans l'histoire de la pensée chinoise. Bien que pour l'essentiel Bernier s'inscrive dans l'interprétation humaniste des jésuites du Confucianisme, il est important de noter que, par rapport au CSP qui comporte nombre d'explications des ouvrages traduits, « *Bernier simplifie radicalement l'apport herméneutique jésuite: il coupe tous les commentaires* ». Parmi la dizaine de versions françaises du CSP, cette traduction a l'avantage d'être à la fois, presque complète et unifiée, relativement fidèle aux originaux, d'être un texte litté-

raire et de mettre en avant la visée politique du confucianisme. L'ouvrage éclaire aussi la manière dont les Européens du XVII^e siècle sont rentrés en contact avec la Chine.

■ Yves Vendé

Hans Blumenberg

Préfiguration

Quand le mythe fait l'histoire.

Traduit de l'allemand

par Jean-Louis Schlegel.

Seuil, « L'Ordre philosophique »,

2016, 144 pages, 20 €.

■ Ce livre contient pour moitié un long texte de Blumenberg sur la place des références aux mythes dans l'histoire politique, et pour une autre moitié une postface des éditeurs qui situe le travail de cet auteur sur le mythe et sa force équivoque dans l'action. L'article de Blumenberg montre à quel point chez Hitler, et à un moindre degré chez Napoléon, la référence à des épisodes glorieux du passé, ou à des hommes exceptionnels, tient lieu de justification de l'action, mais aussi aveugle sur les réalités du présent. L'appui sur les mythes en ces cas dessert donc plutôt l'histoire à faire. La postface éclaire le débat sur le mythe et son rôle en politique, autour de Heidegger et de Sorel, mais aussi de Cassirer; elle précise les origines et l'importance du concept de « préfiguration ». Ces pages éclaireront ceux qui s'intéressent à l'œuvre de Blumenberg, connu pour ses travaux sur la modernité et la sécularisation.

■ Paul Valadier

Bernard Bourdin

Le christianisme et la question du théologico-politique

Préface de Philippe Capelle-Dumont. Cerf, 2015, « Philosophie », 576 pages, 39 €.

■ Un problème et deux auteurs. Tel est le trépied sur lequel repose la somme que Bernard Bourdin, dominicain et enseignant à l'Institut catholique de Paris, consacre à *Christianisme et la question du théologico-politique*. Le problème est celui de la distinction temporel/spirituel, dont l'approfondissement au fil de l'histoire du christianisme a contribué à engendrer la modernité et la politique sécularisée. Ce faisant, cette dualité a aussi rendu de moins en moins perceptibles les représentations de l'eschatologie chrétienne. Le premier auteur étudié en profondeur est Carl Schmitt. Ce juriste catholique allemand a précisément recherché, dans le théologico-politique – même sécularisé – les conditions de possibilité d'une histoire chrétienne. Non sans errances. Bourdin affronte l'antisémitisme et l'engagement nazi de Schmitt après 1933, et souligne les contradictions de cette rupture païenne avec l'ensemble de sa pensée. Contradiction, ou cohérence masquée ? La question méritera un jour d'être posée. En revanche, point d'histoire chrétienne ou d'Incarnation messianique chez le second auteur lu par Bourdin, Franz Rosenzweig, philosophe juif un moment tenté par le christia-

nisme. En rupture avec les philosophies séculières de l'histoire (Hegel en particulier) qu'il avait fréquentées dans sa jeunesse, Rosenzweig montre que c'est le refus des juifs de s'inscrire dans le temps de « la chronologie du monde » qui les sauve de leur dissolution comme peuple. En dépassant l'interprétation du théologico-politique comme simple relation du religieux au politique, pour l'inscrire dans une visée eschatologique, Bourdin va au-delà des débats classiques sur le sujet et offre au lecteur une introduction érudite à une question majeure trop délaissée par les théologiens français.

■ Jean-Luc Pouthier

SOCIÉTÉ

Augustin Berque

Histoire de l'habitat idéal

De l'orient vers l'occident. Le Félin, « La marche du temps », 2016, 400 pages, 25 €.

■ Réédition en livre de poche d'un volume paru en 2010, cet ouvrage synthétise la recherche du géographe et philosophe Augustin Berque. Le travail de ce spécialiste de la Chine et du Japon est consacré à l'expérience humaine de l'habiter, entendue non pas comme être localisé dans un espace mais comme l'expérience esthétique profonde d'une relation au milieu. S'ouvrir à l'espace c'est ouvrir un espace. Cette analyse réinscrit les

interrogations contemporaines portant sur la demande de nature, l'habitat individuel, la nature en ville, la quête du paysage, l'art des jardins, ou des réalités plus opérationnelles comme l'empreinte écologique, le souci écologique dans l'histoire longue. Elle le fait par la méditation des mythologies chinoises et japonaises et leur effet retour sur l'invention tardive du thème du paysage en Occident. C'est alors l'occasion d'envisager la crise écologique comme une crise de l'habiter, engendrant une mécanisation du monde réduisant la nature à une étendue inerte, à une carrière à exploiter. C'est aussi l'occasion de critiquer un libéralisme économique entretenant un rapport abstrait à l'espace dans la logique des « délocalisations. A contrario, il s'agit donc de penser une articulation fine de l'histoire naturelle et de l'histoire sociale dans une relation de soin mutuel de sorte que la nature ne soit pas l'autre de l'histoire. « La nature est humaine : anthropisée par la technique, humanisée par le symbole, hominisée dans notre corps. [...] La nature n'est donc pas qu'un objet, c'est aussi notre propre existence ». Alors que l'encyclique du pape *Laudato Si'* invite à une conversion écologique stimulant la capacité à goûter les manifestations sensibles de la réalité, cet ouvrage peut servir à prendre ses distances avec une vision chrétienne de la nature, nourrie de platonisme, qui longtemps condamna le sensible et encouragea une privation sensorielle.

■ Jean-Philippe Pierron

Bernard Lahire

Pour la sociologie

Et pour en finir avec une prétendue « culture de l'excuse ». La Découverte, « Cahiers Libres », 2016, 184 pages, 13,50 €.

■ Les modalités qui ont permis les attentats perpétrés à Paris, et dans tant d'autres lieux, sont de celles qui semblent engager la pleine responsabilité de leurs acteurs : les terroristes ont choisi d'accepter les visées criminelles de l'État islamique. La violence des faits impose la condamnation et exclut tout recours juridique aux circonstances atténuantes. Ne faut-il pas pourtant redouter de trouver une indulgence coupable dans un réservoir d'arguments nourris par le développement des sciences sociales ? Tel reportage sur l'enfance de l'un des protagonistes décrivant la misère des banlieues défavorisées ; telle analyse soulignant le déterminisme d'un contexte, ne détournent-ils pas de ce qui est l'essentiel, la violence de l'action minutieusement préparée et ciblée ? Le livre de Bernard Lahire peut contribuer à déjouer de tels soupçons, redoutables prétextes pour ne pas affronter la complexité du social. Sans aucun doute, les sciences sociales sont nécessaires et ce, parce qu'elles traitent du monde vécu, de ses contextes, des dynamiques qui y sont à l'œuvre. Étudiant les rapports sociaux, elles constatent leurs dissymétries. Elles peuvent introduire des classements utiles et des comparaisons. Elles peuvent contester le bien-fondé d'un ordre social ou en tout cas poser la question. L'attention portée

à déchiffrer la complexité, y compris par un usage raisonné des statistiques, vise à construire des outils de réflexion, pour ne pas se dérober devant les situations de violence. Alors, suggère l'auteur en conclusion, pour surmonter les malentendus, ne faudrait-il pas enseigner les sciences sociales dès les débuts de la scolarisation ?

■ Pascale Gruson

Hervé Le Crosnier

En communs

Une introduction aux communs de la connaissance. C & F éditions, 2015, 256 pages, 19 €.

■ Le thème des communs a acquis une notoriété récente grâce à l'attribution du prix Nobel d'économie en 2009 à Elinor Ostrom, pour ses travaux sur la gestion collective de réseaux d'irrigation, de pâturages communaux et de ressources halieutiques, dans différents pays et différents contextes institutionnels. Ces travaux s'inscrivent en faux contre la thèse de la « tragédie des communs » de Garrett Hardin, décrivant la surexploitation des ressources comme le résultat de leur prédation par des utilisateurs égoïstes. L'ouvrage d'Hervé Le Crosnier met en évidence les caractéristiques du mouvement des communs, reprenant la définition qu'en donne Charlotte Hess comme « des ressources partagées par un groupe de personnes et qui sont vulnérables aux dégradations et aux enclosures ». Les communs sont à

la fois des biens ou des ressources partagés, des communautés qui les gèrent et des manières spécifiques de les créer et de les maintenir. Face à une économie mondialisée qui s'est construite sur la propriété privée, il s'agit de contester les nouvelles formes d'enclosures qui touchent tous les domaines de l'existence, notamment par le développement des droits de propriété intellectuelle. L'auteur expose sans dogmatisme les résistances à la marchandisation du savoir, par le mouvement des logiciels libres, par exemple, qui repose sur la liberté de coopérer que définissent ses utilisateurs. Des redites au fil de l'ouvrage, qui est un recueil d'articles, mais un ensemble instructif et stimulant.

■ Cécile Renouard

Saskia Sassen

Expulsions

Brutalité et complexité dans l'économie globale. Traduit de l'anglais des États-Unis par Pierre Guglielmina. Gallimard, 2016, 384 pages, 25 €.

■ Loin des westerns idéologiques où s'affrontent pays du Nord contre pays du Sud, régimes capitalistes contre régimes communistes, espace rural contre cités urbaines, l'ouvrage de Saskia Sassen se remarque par son parti-pris d'apparence empirique. C'est une accumulation de faits, d'illustrations graphiques, voire photographiques, de chiffres, qui décrivent des événements localisés pris dans divers pays de la planète, de la Russie à l'Amérique en passant par

l'Inde, mais toujours avec le souci de laisser filtrer en filigrane la tendance souterraine rassemblée dans un même phénomène, l'expulsion. Expulsion de paysans dont l'État a cédé la terre à une firme internationale ou à un État étranger, expulsion de propriétaires incapable de payer les traites de leurs emprunts immobiliers, expulsion de populations privées de ressources hydrauliques par des techniques d'exploitations souterraines, techniques polluantes ou dévastatrices pour les nappes phréatiques et la flore de surface, expulsion de travailleurs devenus économiquement ou techniquement inadaptés aux nouveaux outils de production et de commercialisation. Toutes ces expulsions entraînent leur cortège d'immigration, de réfugiés politiques, économiques ou climatiques. Empirique, ce travail ne l'est qu'en apparence. Derrière cette accumulation en vrac se cache une ombre rouge. Le lecteur attendait la concurrence qui domine l'économie de marché et, comme les compétitions sportives, sélectionne par exclusion. Vient en fait, banal, la finance globale, ses outils sophistiqués qui l'engagent dans une spéculation sans frein destinée à répartir – pour ne pas dire camoufler – les risques sans pouvoir neutraliser le risque global, bien au contraire. Resterait à désigner l'échelle des responsabilités – ce que l'auteur ne fait pas. Saskia Sassen laisse le lecteur devant le grand méchant monstre financier, comme si les régulateurs et les politiciens ne pouvaient plus jamais jouer leur rôle pour pro-

mouvoir une économie moins performante, peut-être, mais plus apte à mobiliser le travail de tous.

■ Étienne Perrot

Jean-Claude Guillebaud

Le tourment de la guerre

Pourquoi tant de violence ?
Éditions de l'icôneclaste,
2016, 400 pages, 20 €.

■ Un correspondant de guerre « *qui a longtemps partagé l'antimilitarisme de [sa] génération tout en respectant la figure du soldat* », réfléchit sur la guerre vue et vécue par le combattant, avec ses exaltations et ses souffrances, ses gloires et ses misères. La guerre est-elle jolie ou hideuse ? Dieu veut-il vraiment la guerre ? Que devient la peur dans la sauvagerie des armes à feu ? Et le courage lorsqu'il n'est plus le privilège de l'aristocrate ? Se rapprochant de notre actualité, Jean-Claude Guillebaud s'interroge sur la dualité entre partisan et terroriste puis s'attache à des questions moins attendues : la musique, aussi bien celle qui entraîne le soldat au combat que celle qui conspu le militaire dans les concerts de rock ; l'inhumation des victimes et la stratégie des cimetières et mausolées militaires ; les exactions des armées lorsque la discipline s'effondre et que les unités se disloquent. L'auteur ouvre une réflexion originale sur les mille stratagèmes qui mettent le combattant à l'abri, physiquement ou psychologiquement, d'une horreur qu'il

ne peut plus supporter. Il voit dans cette « désertion de la violence » une analogie étrange avec le « retrait de la guerre » de Hölderlin puis avec le « retrait de Dieu » qui laisse place à sa création dans le tsimtsoum de la tradition juive. De cette méditation éclairée, il retire une profonde aspiration au « retrait de la violence », démarche qu'il refuse de conduire jusqu'au pacifisme, acceptant le déchirement entre ces deux choix.

■ Patrice Sartre

Dominique Moïsi

La géopolitique des séries

Ou le triomphe de la peur. Stock, 2016, 198 pages, 18 €.

■ Dominique Moïsi, co-fondateur de l'Institut français des relations internationales, analyse les quelques séries qui sont devenues des phénomènes culturels planétaires. Après nous avoir expliqué dans *La géopolitique de l'émotion* (Flammarion 2008 – « Champs Actuel » 2015) que l'espoir, la peur et le ressentiment différencient l'Asie, l'Occident et l'ensemble arabo-musulman, il lit désormais dans la noirceur de nos écrans une forme d'invasion générale de l'effroi et de fascination pour la violence et le cynisme. La fiction ne déteindrait-elle pas sur la réalité? Un parallèle évident s'impose entre l'abjection mise en scène par Daech et les horreurs de *Game of Thrones*. Face à cet envahissement, réel et fictionnel, le monde démocratique se prend à douter. Il

produit une critique si décapante de ses travers – *House of Cards* – ou de son déclin vu comme un naufrage – *Downton Abbey* – qu'il semble donner à ses adversaires des verges pour se faire battre. Cette lucidité est-elle nécessaire pour appeler à un rétablissement des fondements de la démocratie, ou est-elle suicidaire par la désespérance qu'elle produit? Tel est au fond la question que pose Dominique Moïsi, dans un livre qui donne, à regret, une image mineure de l'Europe, incapable de se hisser à la hauteur des défis du temps – comme en témoigne la série norvégienne *Occupied*. Ne nous reste-t-il qu'à nous en remettre à une entente sino-américaine pour échapper à l'ubris de Poutine et des islamistes? On aimerait que Moïsi ait tort!

■ Jean-François Bouthors

Jean Birnbaum

Un silence religieux

La gauche face au djihadisme. Paris, Seuil, 2016, 240 pages, 17 €.

■ Avec clarté et fermeté, cet ouvrage dénonce un « point aveugle », un « interminable mutisme », un « surdité générale », un « épais silence », un refoulement, et plus généralement un « rendez-vous manqué avec le spirituel » : celui de la gauche, « incapable de prendre la religion au sérieux ». Le constat est implacable, méthodique et argumenté; et la thèse ne l'est pas moins : contrairement à une lecture marxiste erronée, longtemps domi-

nante dans les rangs de gauche, la religion n'est pas seulement « le soupir de la créature opprimée », elle n'est pas un « vêtement idéologique », « un habit, un voile qui masque les traits de la révolte, elle est son vrai visage ». L'auteur cible non pas la religion en général mais l'islam et son rôle dans les luttes d'indépendance; les pages consacrées à la « génération FLN » sont saisissantes: la dissimulation du religieux par les leaders du FLN, poussée jusqu'au « déguisement occidental des élites », a joué un rôle important dans ce « non-dit fondateur », lourd de conséquences face au djihadisme. Il est urgent dès lors, selon l'auteur, de considérer l'espace des croyances, la foi intime vécue comme un élan, l'espérance messianique surtout, comme ayant une véritable autonomie et une réelle emprise sur le corps et sur l'esprit. On retiendra enfin la distinction féconde entre « spiritualité politique » (concept de Foucault) et « théologico-politique ».

■ Véronique Albanet

Riva Kastoryano

Que faire du corps des djihadistes ?

Territoire et identité. Fayard, 2015, 336 pages, 23 €.

■ Son titre macabre désigne mal le projet réel de ce livre, bien mieux décrit par son sous-titre: Territoire et identité. Riva Kastoryano y décortique l'histoire personnelle et la trame des relations et des

déplacements des acteurs de trois drames terroristes du début de ce siècle: New York le 11 septembre 2001, Madrid le 11 mars 2004 et Londres le 7 juillet 2005. La sociologue du CERI analyse l'articulation identitaire entre territoire, nationalité, citoyenneté et religion, des communautés immigrées soumises à la pression de la mondialisation. D'origines diverses, les conjurés du 9/11, non-résidents aux États-Unis, ont sillonné le monde avant de prononcer leurs attaques. Les terroristes de Madrid, immigrants de la première génération originaires d'Afrique du nord, restaient en lien avec leurs pays d'origine. Les tueurs de Londres étaient des « *homegrown terrorists* » britanniques, ayant distendu leurs relations avec la région de provenance de leurs familles, asiatiques pour la plupart. L'auteur met en évidence le déchirement de leur identité entre leur pays d'origine, leur territoire d'immigration et leurs affiliations religieuses soumises à l'attraction d'une Oumma mondialisée. L'enterrement de leurs restes dans leur pays d'immigration ou sur leur terre d'origine, constitue un choix embarrassant de « reterritorialisation » mettant fin à ce déchirement. Sur un mode de réflexion plus oriental que cartésien, Riva Kastoryano nous offre des outils pour analyser par nous-même la souffrance identitaire des auteurs des attentats qu'elle n'a pas (encore) étudiés, ceux de janvier et novembre 2015 à Paris... et ceux à venir.

■ Patrice Sartre

Philippe Gaudin

Vers une laïcité d'intelligence ?

L'enseignement des faits religieux comme politique publique d'éducation depuis les années 1980.
Presses Universitaires d'Aix-Marseille, 2014, 342 pages, 20 €.

■ Que faire de la religion quand elle s'invite comme un retour du refoulé, déstabilisant une société dont les responsables pensaient qu'un équilibre de compromis suffisait ? Reconsidérer le religieux dans un environnement médiatique saturé devient largement un problème politique. Tel est l'objet de cet ouvrage tiré d'une thèse qui a pour originalité de se fonder sur l'histoire des idées et l'enquête de terrain plutôt que sur l'Histoire. Le concept de laïcité est ici interrogé pour servir de support à un réel enseignement du fait religieux que l'auteur nous propose à terme comme incontournable. En 1969, « l'instruction morale et civique », qui se coulait dans les fondements spirituels d'hier sans renier l'histoire, disparaît du primaire. S'ensuit une fracture brutale de la transmission. Lorsqu'en 1989, cet enseignement réapparaît, les temps ont changé et chacun y va de sa définition de la laïcité, ici avec nostalgie, là avec radicalité. L'auteur sait que réduire la religion (la foi, la quête existentielle) au seul « fait religieux » n'est pas l'idéal, tout comme tenter d'en faire une matière scolaire avec son corollaire, la laïcité. Il en pressent pourtant l'urgence : la laïcité n'est pas un objectif, elle est dès l'origine l'outil du « vivre ensemble » ; pour

Jean-Paul II, c'est une variable de la Doctrine sociale de l'église. Depuis la publication de sa thèse, l'auteur a participé à la mise en place de programmes scolaires pluridisciplinaires à la rentrée 2015 et à la conception de modules de formation. Cette « laïcité d'intelligence » initiée par Régis Debray en 2002 prend donc forme : elle nous invite à « comprendre le croire » ; elle se présente comme une déprivatisation du religieux, une éthique de la discussion et de la confrontation des idées. Un ouvrage indispensable.

■ Daniel Casadebaig

Pierre Judet de La Combe

L'avenir des anciens

Oser lire les Grecs et les Latins. Albin Michel, 2015, 208 pages, 18 €.

■ Les plus grands metteurs en scène ont porté ses traductions des tragiques grecs devant un large public ; il a été rédacteur d'un rapport sur « l'avenir du latin et du grec en Europe » (le latin et le grec ne sont pas des marqueurs bourgeois). Les actes terroristes récents ont rendu pour lui urgent ce plaidoyer tous azimuts pour la lecture, les Humanités et la démocratie. Se plonger dans la langue des « commencements » avec Homère et Virgile, se confronter aux mots, c'est limiter la fracture culturelle et linguistique dont les conséquences nous menacent lorsqu'elle s'incarne dans la violence : c'est nourrir son esprit critique. Le langage reste un

medium qui nous inscrit dans l'histoire, lui donne sens et nous rend libres et acteurs; « il n'est d'abord pas un instrument, mais l'élément commun où se construisent les pensées et leur histoire ». « Savoir lire, bien lire, est un droit démocratique ». L'école fait fausse route quand, limitée au « solutionisme », elle explique que la réalité est un problème qu'il faut résoudre avec rationalité et efficacité; elle oublie que la poésie donne accès au vrai et fait comprendre ce qu'est l'être dans sa profondeur: c'est la vertu des Humanités que de vouloir nous proposer un tel exercice sur le langage. En tout cas, ce n'est pas un combat d'arrière-garde quand on rapproche cet ouvrage du dernier livre de Michael Edwards sur la Bible.

■ Daniel Casadebaig

QUESTIONS RELIGIEUSES

Anne Philibert

Henri Lacordaire

Cerf, « Histoire »,
2016, 912 pages, 39 €.

■ La renommée de Lacordaire (1802-1861) est avant tout celle d'un homme public, engagé par la parole et par la plume pour la défense des libertés. Mais ce combattant fut en même temps un supérieur religieux particulièrement absorbé puisqu'il avait à gouverner l'ordre des dominicains tel qu'il venait, depuis 1838, de le renouveler en France. De ces res-

ponsabilités et ces multiples relations d'amitié, sont témoins une documentation considérable et une riche correspondance, qui ont été pour une large part bien conservées et organisées. Anne Philibert, historienne expérimentée, a opté pour une formule originale qui résume cette documentation selon une construction strictement chronologique, soutenue par l'utilisation judicieuse des autres sources pour l'histoire de ces années. Une attention particulière a été donnée à certains points, ainsi pour les pratiques pénitentielles du religieux, ou pour les réserves qu'il a exprimées au sujet des jésuites de son temps. Sur ce dernier point, Anne Philibert, qui connaît bien la question, propose une bonne mise en perspective dans les réflexions finales de synthèse. Plus importante est l'attention portée à la longue confrontation entre Lacordaire et son ami Montalembert. Le corps du livre profite de façon en quelque sorte paradoxale du choix – auquel l'on pourrait à premier abord reprocher sa sécheresse – d'un plan chronologique strict, sautant d'une question à l'autre dans la vie et les activités du disciple de saint Dominique. Du moins pour un lecteur ayant déjà une image de ces années de la société française, le fil des notations prend en quelque façon le caractère d'un roman dont on découvre les enjeux, et des acquis. Que les lecteurs ne se laissent donc pas effrayer par la dimension de l'œuvre!

■ Pierre Vallin

Claude Langlois

Les premiers thérésiens

De l'Histoire d'une âme (1898) à la canonisation de Thérèse de l'Enfant-Jésus (1925). Honoré Champion, « Mystica », 2015, 421 pages, 70 €.

■ En 1997, *La Grande Saga d'une Petite Sœur* (Fayard) nous racontait d'une plume alerte et journalistique, le destin d'exception et le formidable décollage de la figure de Thérèse, canonisée 28 ans après son décès en 1897. Avec les compétences de l'historien, Claude Langlois approfondit le dossier, en interrogeant les réactions des premiers lecteurs de *l'Histoire d'une âme*, parue en octobre 1898. Tous confirment le charme de ces pages, touchés qu'ils sont par la fraîcheur de cette biographie (Bremond lui-même, tout esthète qu'il fût, ne cachera pas y avoir été sensible). Était-ce l'unanimité d'un *sentiment* partagé à découvrir cette *expérience* (qu'il était possible à tous de s'approprier) ou bien le fruit de ce *sensus Ecclesiae* qui percevait, au-delà de l'émotion, l'enseignement de celle qui, un siècle plus tard, deviendrait Docteur de l'Église? L'alternative devient cruciale lors du procès de 1910: l'on est en pleine crise moderniste, où la hiérarchie romaine revendique l'exclusivité d'une objectivité démontrable de la doctrine et ne cache pas sa défiance vis-à-vis de l'expérience décidément suspecte. Or l'expériment d'une vie de piété insérée dans la trame d'une existence certes subjective – et Thérèse le montre de façon

exemplaire – n'atteste-t-elle pas une objectivité capable de valider la foi autrement que par la démonstration rationnelle ou l'affirmation solennelle? Si bien que, lors de ce procès informatif, Thérèse se voit convoquée au cœur des controverses qui agitent et déchirent le monde catholique: modernisme, mais aussi quietisme dont elle doit être innocentée (l'abandon par amour ressemblant si fort au laisser-faire ou lâcher-prise jadis stigmatisé). Certains juges romains, fraîchement acquis aux normes de la psychologie, auront beau afficher leur perplexité en rappelant « l'étrange maladie » de son enfance, qui ne préjugerait pas d'un futur équilibre psychologique, la faveur pontificale accélérera le processus de reconnaissance, quitte à ce que Benoît XV puis Pie XI remodelent Thérèse en fonction de leurs préoccupations et politique pastorale. Au gré de ces débats, Thérèse impose un nouveau type de sainteté ordonné à la vie commune que mènent ces milliers de « petites âmes » anonymes à qui elle se destinait, mais qui séduit et convainc aussi des âmes d'élite comme Marc Sangnier ou Dom Marmion. Délicieuse autant qu'irréductible modernité de Thérèse.

■ François Marxer

Jean-François Bouthors

Petit éloge du catholicisme français

François Bourin, 2015, 190 pages, 18 €.

■ Voici un petit livre tonique, au propos engagé et vigoureux. Loin de toute complaisance dans le déclinisme (baisse de la pratique, des vocations, etc.), Jean-François Bouthors rappelle le riche héritage du catholicisme français d'où sont issues beaucoup des grandes figures catholiques de la fraternité. Pour lui, le lien entre la destinée de notre pays et la tradition catholique n'appartient pas seulement au passé. Une puissance de renouvellement et un ferment de liberté s'y trouvent encore, à condition de ne pas se complaire dans le seul discours de la résistance à l'air du temps qui incite plus à la conservation qu'à l'inventivité. Nous vivons une époque de mutation profonde, y compris dans l'Église dont la figure à venir nous est encore inconnue. La navigation au milieu de ses « rapides » (pour reprendre une expression de Teilhard de Chardin) suppose la connaissance de ce dont nous héritons et le désir d'aller plus loin. Le parcours en cinq étapes : audace, écart, fraternité, liberté, parole et corps, s'appuie non pas sur de grandes et belles idées, mais sur les personnes concrètes qui font la substance du catholicisme français. Chacune à sa façon s'est investie dans la transformation de la société. Les invoquer redonne le goût d'une invention audacieuse.

■ François Euvé

François Euvé

Pour une spiritualité du cosmos

Découvrir Teilhard de Chardin,
Salvator, 2015, 192 pages, 19 €.

■ Dans un style très agréable à lire, plein de finesse et de délicatesse, François Euvé nous propose une introduction à la pensée de Pierre Teilhard de Chardin. Une présentation synthétique en retrace l'itinéraire scientifique, intellectuel et spirituel, en insistant sur le rôle de la première guerre mondiale dont l'horreur obligeait à sortir des propos convenus sur la vie, la mort, le bonheur, la spiritualité et les raisons d'être. Au fil de ce parcours un axe se manifeste : la valeur de la recherche. Le chapitre suivant développe un élément essentiel : le sens cosmique qui unifie la science et la foi, mais aussi l'insistance sur la place de l'homme dans l'univers et son « art de vivre ». Deux thèmes importants et délicats sont ensuite abordés, le « Christ cosmique » et le mal dans la création. Et deux autres chapitres présentent avec élégance et rigueur *Le phénomène humain* et *Le milieu divin*. Cette présentation s'inscrit par ailleurs dans une perspective plus large. Le premier chapitre, qui conjoint spiritualité, analyse de la société et présentation du savoir scientifique, situent le salut et la foi chrétienne face aux grandes questions. L'avant-dernier montre la fécondité de Teilhard face aux défis du transhumanisme et de la crise écologique. Et le dernier renoue avec les premières pages pour

dire l'actualité de l'espérance dont Teilhard fut le héraut. La grande culture théologique et scientifique de François Euvé lui permet d'être nuancé dans ses jugements, qui tous montrent la profondeur et le génie de la mystique chrétienne de Teilhard. Ce livre très pédagogique rendra de grands services tant pour les jeunes que pour les chercheurs en quête de sens et d'unité dans leur vie.

■ Jean-Michel Maldamé

Daniel Boyarin

Une vie dans le Talmud

Entretiens avec Clémence Boulouque. Traduit de l'anglais (américain) par Pierre-Emmanuel Dauzat. Bayard, 2016, 250 pages, 19,90 €.

■ Un livre d'entretiens est toujours un exercice difficile, pris entre le risque de superficialité et le propos réservé aux initiés. Cet ouvrage-ci est une vraie réussite. Daniel Boyarin est un penseur devenu incontournable sur la scène des études juives comme la scène d'ouverture du film *Footnote*, situé à l'université hébraïque de Jérusalem et nommé aux oscars 2012, le montrait avec humour. Ces dernières années, sa pensée est sortie du petit monde des études talmudiques pour entrer dans le monde universitaire plus large (pensée de la diaspora, pensée du *gender*, de la différence culturelle, naissance du christianisme, etc.). Excellente connaisseuse de son œuvre, Clémence

Boulouque, romancière et universitaire, présente de façon claire et pédagogique son itinéraire intellectuel et c'est passionnant. Daniel Boyarin répond en évoquant les rencontres et les lectures qui l'ont fait avancer, en racontant des anecdotes souvent très drôles, en expliquant aussi ce qu'il désavoue de ses ouvrages précédents! Ce n'est d'ailleurs pas seulement, ni même d'abord, Boyarin que l'on découvre mais aussi l'évolution du monde académique nord-américain. Jubilatoire et accessible tout à la fois.

■ Marc Rastoin

Delphine Horvilleur

Comment les rabbins font les enfants

Sexe, transmission et identité dans le judaïsme. Grasset, 2015, 216 pages, 18 €.

■ Comment se construire sans ancrages familiaux et culturels? Au fantasme d'auto-fondation, fait face aujourd'hui une autre menace, celle de l'obsession identitaire. Pourtant, aucune appartenance communautaire ne viendra combler les failles d'une identité personnelle. Que dit de moi mon héritage? Mon identité est embryonnaire, plurielle, en devenir. À partir de la tradition juive à laquelle elle appartient, Delphine Horvilleur réfléchit sur l'ambivalence de la transmission: « Ne pas appartenir condamne à mou-

rir, et trop appartenir, à ne jamais devenir soi. » L'apprentissage du manque et de la séparation au sein de toute relation est la condition pour échapper à la fabrique de la violence des hommes. Encore faudrait-il libérer la parole et le désir des femmes : « Les hommes violents de l'histoire biblique ont en commun d'être les fils de femmes blessées et mal aimées. [...] Il leur revient de trouver les moyens d'anéantir en eux cette colère matricielle, tapie à l'ouverture. Mais apaisera-t-on la colère des fils sans soigner la douleur des mères ? » L'originalité de cet essai tient à la diversité des sources qu'il mobilise, des récits bibliques à l'imaginaire de la kabbale, des enseignements de la psychanalyse à la culture populaire, démontrant avec rigueur et humour que le rapport amoureux ou fondamentaliste au texte dans une tradition religieuse est lié à la relation libre ou empêchée que l'on entretient avec l'autre sexe. Son plaidoyer final pour « un judaïsme matriciel » laisse toutefois perplexe : après avoir si bien décrit la violence de la mère juive qui étouffe ses enfants d'amour et de culpabilité, comment la seule référence au féminin dans le culte pourrait-elle garantir la reconnaissance de l'altérité ?

■ Nathalie Sarthou-Lajus

Carlo Maria Martini

Fils d'Abraham

L'islam et nous. Préface de Massimo Cacciari. Traduit de l'italien par Chrystèle Francillon. Paroles et Silence, 2015, 10 €.

■ Impossible de ne pas être sensible à la lucidité du Cardinal Martini ! La première des deux interventions présentées dans ce petit livre est une lettre pastorale de décembre 1990 ; le titre complet est le suivant : *Nous et l'islam ; de l'accueil au dialogue, discours pour la cité*. Un texte dense qui est une invitation à répondre à des questions d'aujourd'hui : « Que devons-nous penser, nous chrétiens, de l'islam en tant que religion ? L'islam en Europe sera-t-il également sécularisé, entrant ainsi dans une nouvelle phase de son acculturation européenne ? Quel dialogue et, en général, quels rapports sont possibles en Europe sur le plan religieux entre le christianisme et l'islam ? » Un modeste effort de l'éditeur eût rendu ce texte encore plus percutant si on avait consenti à l'ajout de quelques notes actualisant les chiffres de 1990 ! La deuxième intervention, datée de décembre 2001, quelques semaines après les attentats du 11 septembre, est intitulée : *Terrorisme, représailles, légitime défense, guerre et paix*. Les « impératifs immédiats » proposés sont d'une brûlante actualité : « sentir jaillir au fond de nous une fontaine de paix » ; « s'exercer à l'art du dialogue » ; « apprendre à connaître les autres religions, en particulier le judaïsme et l'islam » ; « éduquer

à avoir des gestes, des pensées et des paroles de pardon, de compréhension et de paix » : tout est dit !

■ Alain Feuvrier

Emilio Platti

L'islamisme

Éditions Fidélité, « Que penser de...? », 2016, 120 pages, 9,50 €.

■ À partir de la phrase si souvent répétée: « Cela n'est pas l'islam », Emilio Platti présente ce qu'il en est de l'islamisme: son origine dans le « radicalisme ancien et moderne », puis le renouveau du chiisme à l'accession au pouvoir de l'ayatollah Khomeiny. Les trois chapitres qui suivent sont lumineux! Le chapitre 4 évoque le Wahhabisme comme « purification radicale ». Le chapitre 5 traite de l'« idéologie de l'islam politique » à travers la personnalité, trop peu connue en Occident, de Sayyid Abul Ala Maududi. Quant au chapitre 6, il est consacré aux « Frères musulmans », à travers

son fondateur Hassan el-Banna et surtout son idéologue, lu, étudié, médité par tous les djihadistes d'aujourd'hui: Sayyid Qutb (exécuté en 1966). Dans le dernier chapitre intitulé « Penser l'islam autrement » l'auteur présente, à l'encontre des idéologies islamistes qui exigent un retour à l'État de droit divin islamique, quelques nouveaux penseurs, tels Rachid Benzine, Mohammed Talbi et surtout Mohammed Arkoun; les islamistes ne sont pas des gardiens de la foi, mais des gardiens des croyances, c'est-à-dire des systèmes développés par l'homme pour essayer de mettre en pratique la foi qui l'anime! Il importe donc de renouveler le discours religieux islamique. Bref, ce petit livre est d'autant plus convaincant qu'il émane d'un chercheur qui a vécu de près les événements du printemps arabe, *Place Tahrir*, au Caire, et reste attentif aux signes de renouveau qui peuvent contredire « la terrible mésinterprétation du religieux que représente l'islam politique ».

■ Alain Feuvrier



Retrouvez les recensions sur www.revue-etudes.com
Chaque mois, des idées de lectures à partager et à commenter.

AU SOMMAIRE DU PROCHAIN NUMÉRO :

- Éducation supérieure et mondialisation
- La justice restaurative
- Le genre